

Comptes rendus

Philologie romane

Sala, Marius : *Du latin au roumain*. L'Harmattan, Paris ; Univers enciclopedic, Bucarest, 1999. 187 p.

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que ce petit ouvrage visait en premier lieu des lecteurs roumains. La version originale, *De la latină la română* (Bucarest, Univers enciclopedic, 1998) constitue en effet le premier volume d'une nouvelle collection, publiée sous l'égide de l'Institut de linguistique « Iorgu Iordan » de l'Académie roumaine et qui doit consister en une « série de travaux de dimensions moyennes consacrée aux divers aspects de notre langue » (*o serie de lucrări de dimensiuni medii consacrate diverselor aspecte ale limbii noastre*). Il aurait peut-être fallu, par conséquent, refondre un peu plus le texte dans une traduction destinée à un public non-roumain qui s'intéresserait au roumain d'un point de vue général plutôt que spécialiste.

M. Sala est non seulement l'auteur de nombreux travaux dans le domaine de la linguistique roumaine, mais il est également romaniste. Il est connu pour des études qui font autorité dans le domaine de la linguistique espagnole (y compris celui du judéo-espagnol) et pour la précieuse encyclopédie des langues romanes (*Enciclopedia limbilor romanice*, Bucarest, Editura științifică și enciclopedică, 1989) qu'il a dirigée. Il n'est donc nullement surprenant que, en traçant l'histoire de la langue roumaine, M. Sala la situe dans une perspective comparatiste, soulignant ce que le roumain a en commun avec les autres langues romanes, ou certaines d'entre elles, et ce qui l'en différencie.

C'est surtout le premier chapitre, « Considérations préliminaires », qui aurait besoin d'être modifié et, surtout, amplifié dans l'intérêt du lecteur non-roumain. L'auteur y passe en revue différents aspects de l'histoire externe de la langue, en insistant surtout sur la romanisation de la Dacie et le rôle (très incertain) qu'ont pu exercer sur le latin les langues autochtones et surtout le dace, les contacts entre les Daco-Romains d'un côté et divers peuples germaniques et (bien plus tard) slaves de l'autre, et, surtout, inévitablement, le problème de la Dacie au moment du retrait de l'administration et de l'armée romaines en 271. Il s'agit, en effet, de deux thèses incompatibles : d'un côté, la « thèse de la continuité », préconisée par les Roumains et selon laquelle une population civile latinophone se serait maintenue au nord du Danube où se serait formée au cours des siècles suivants la langue roumaine ; de l'autre côté, la « thèse sub-danubienne », chère aux Hongrois, selon

laquelle les Daco-Roumains romanisés et latinophones auraient abandonné en même temps que l'administration romaine la rive gauche du Danube, auquel cas les Roumains occupant le territoire actuel de la Roumanie descendraient d'une population qui aurait vécu d'abord, et pendant plusieurs siècles, au sud du Danube, mais qui aurait émigré vers le nord pour s'établir des deux côtés des Carpathes peut-être vers le XIX^e siècle, c.-à-d. à une époque où les Hongrois y étaient déjà installés. Ni l'une ni l'autre de ces thèses ne peut être considérée comme définitivement prouvée et, s'il est sans doute vrai que la plupart des romanistes pour ainsi dire « neutres » penchent plutôt pour la thèse de la continuité, on s'attendrait à ce qu'une analyse tant soit peu objective expose au moins l'essentiel de la thèse opposée, ce qui n'est pas le cas ici. On peut regretter également, et même en tenant compte de l'approche comparatiste adoptée par l'auteur, que la codification de la langue littéraire moderne au XIX^e siècle soit négligée, ou peut s'en faut (on y accorde trois ou quatre lignes au maximum, et les noms de Ion Eliade Rădulescu et de ses contemporains ne sont même pas cités).

Abstraction faite d'un bref chapitre intitulé « En guise de conclusion » (pp. 180-183), le reste du livre se répartit en cinq chapitres, « Lexique » (pp. 38-115), « Formation des mots » (116-130), « Morphologie » (pp. 131-154), « Syntaxe » (pp. 155-162), « Phonétique et phonologie » (pp. 163-179). Ceux qui s'intéressent au vocabulaire n'auront sans doute aucune objection à ce que celui-ci occupe presque le double de l'espace accordé à la structure grammaticale et phonétique de la langue ; d'autres y verront une disproportion quelque peu exagérée. Mais n'insistons pas.

En traitant du lexique, M. Sala étudie d'abord les mots que le roumain a hérités du latin. Il y en a quelque deux mille, dont cinq cents environ ont été transmis à toutes les langues romanes ; quelques-uns ont survécu dans certaines langues mais non dans d'autres ; d'autres subsistent seulement en roumain (par exemple *mârgea* « perle », *întâi* « premier », *ști* « savoir »), tandis que quelque deux cents mots qui se sont conservés partout ailleurs ont disparu du roumain (par exemple *uelum* « voile », *pater* « père »). Ce chapitre comprend également une étude sémantique des mots hérités du latin et une analyse des emprunts à d'autres langues (mots thraco-daces, grecs, germaniques, slaves, emprunts relativement modernes), ce qui permet de conclure que, compte tenu des mots hérités, des créations spécifiquement roumaines, et des emprunts au latin et aux autres langues romanes, 75 pour cent du « vocabulaire représentatif roumain » est d'origine latine.

Le chapitre sur la formation des mots est entièrement consacré à la dérivation, c.-à-d. la dérivation par préfixes, la dérivation par suffixes, et la dérivation régressive. Y est également abordé, et de manière détaillée, le problème épineux de savoir quels critères il faut invoquer pour savoir, dans certains cas, si un mot donné est une dérivation héritée du latin ou bien une dérivation roumaine.

En morphologie, l'auteur passe en revue les données principales, tant celles que le roumain partage avec les autres (ou, du moins, avec certaines autres) langues romanes que celles qui caractérisent de façon spécifique le roumain. Parmi celles-ci, mentionnons l'article défini postposé, le conditionnel du type *aș cânta*, le futur analytique (il est cependant inexact de dire que « le roumain est la seule langue

romane ne possédant pas de futur synthétique » – cela est vrai également pour le rhéto-roman occidental et certains dialectes sardes, qui ignorent le type fr. *chanterai*, it. *canterò*, par exemple sursilvain *jeu vegnel ad haver*, logoudorien *apu aère* « j'aurai », la flexion casuelle, le soi-disant « article possessif (par exemple *acest nepot al lui* « ce neveu à lui »), et l'emploi relativement restreint de l'infinitif (fait qui relève plutôt de la syntaxe).

Dans le chapitre consacré à la syntaxe, il est question surtout des conjonctions, de l'emploi de *pe* devant l'objet direct, de la concordance des temps, de l'ordre des mots, et d'un certain nombre de constructions « périphériques » qui peuvent s'expliquer par le contact avec d'autres langues et qui ont pour la plupart disparu de la langue moderne. Ajoutons pourtant que, sans entrer dans le détail (ce que l'on regrette), l'auteur signale plus ou moins en passant l'influence du français sur « le profil moderne de la syntaxe du roumain littéraire ».

Le chapitre « Phonétique et phonologie » est le chapitre le plus technique du volume et, par conséquent, celui qui risque d'être le moins accessible au lecteur non spécialiste. En invoquant des phénomènes analogues attestés dans d'autres langues romanes, M. Sala s'oppose à plusieurs reprises, et sans doute avec raison, aux théories avancées par divers linguistes (notamment, en ce qui concerne une prétendue influence slave, par Emil Petrovici) selon lesquelles certaines transformations du système phonologique pourraient être attribuées à l'influence d'un substrat thraco-dace ou d'un superstrat slave plutôt qu'à une évolution interne.

On aurait pu passer sous silence un nombre restreint de lapsus mais, malheureusement, cette traduction fourmille de fautes d'impression (ou bien de français). Pour n'en citer que quelques-unes, on relève *les branche* (p. 15), *décrire* (pour *d'écrire*, p. 18), *un évacuation* (p. 230), *précisement* (p. 29), *des êtres humaines* (p. 48), *[une] traduction qui [...] à donner naissance à [...]* (p. 133), *on aurait empruntés ces formes* (p. 133), *c'est en roumain que la flexion [...] s'est la mieux conservée* (p. 139), *emprunt morphologiques* (p. 153), *l'emprunt de néologismes suscitent l'apparition de doublets* (p. 182).

Terminons cependant en disant que, malgré les réserves formulées ci-dessus, on accueillera chaleureusement la parution d'une traduction française de ce nouveau livre du romaniste renommé qu'est Marius Sala.

Glanville Price

Prifysgol Cymru (Université du Pays de Galles)

Langue française

Mary-Annick Morel & Laurent Danon-Boileau : *Grammaire de l'intonation. L'exemple du français*. Ophrys, Paris, 1998. 231 p.

Riche en phénomènes étudiés, en gloses interprétatives et en illustrations, le bel ouvrage de Mary-Annick Morel et Laurent Danon-Boileau (M & D-B) nous entraîne dans une lecture des plus intéressantes. L'objectif principal du livre est apparemment simple. Il s'agit d'avancer une description du français parlé tout en

portant une attention particulière à l'intonation. Ainsi au chapitre 1, M & D-B décrivent *les indices suprasegmentaux* en partant d'une observation importante : « le français obéit à un principe de décondensation des marques (...) ». Ces marques se trouveraient ainsi dans une distribution complémentaire dans la mesure où « les marqueurs morphosyntaxiques se situent à l'initiale des syntagmes tandis que les variations des indices intonatifs affectent la syllabe finale des mots « pleins et des segments ». La conjonction des marques rend possible la circonscription d'une unité discursive : *le paragraphe oral* (chapitre 2). Dans le cadre du paragraphe oral, on assiste à un regroupement de constituants discursifs majeurs, *le préambule* (décrit aux chapitres 3 et 7) et *le rhème* (chapitre 4), lequel regroupement serait assuré par une remontée de F0 et par une déclinaison non-interrompue de la ligne mélodique entre ces différents constituants. La fin du paragraphe serait conjointement indiquée par une F0 atteignant une plage tonale basse, par une chute d'intensité et une durée non-allongée. Un indice segmental complémentaire et facultatif de fin de paragraphe est constitué par *le postrhème*. À l'aide de ce dispositif intonodiscursif, les auteurs nous livrent une brillante suite de brèves études, plus ou moins indépendantes, consacrées à la rupture tonale (chapitre 5), à la négation, à la question et au discours rapporté direct (chap. 8), aux marques de la personne (chap. 9) et à la construction du récit (chap. 10).

Pour mener à bien leur travail de recherche, les auteurs adoptent deux positions de départ dont ils s'écartent rarement, à savoir une position théorique qui accorde un rôle « crucial » à l'intonation et une position méthodologique qui insère leur étude dans un cadre pluridisciplinaire (phonétique, morphosyntaxe, énonciation et analyse du discours). Pour respecter les contraintes imposées par une telle optique, M & D-B n'hésitent pas à adopter une démarche analytique hétérogène. Ainsi les enregistrements font l'objet de deux analyses. D'une part, d'une analyse perceptive qui se présente sous la forme d'une transcription orthographique agrémentée d'un certain nombre d'étiquettes et, d'autre part, d'une analyse acoustique qui se traduit par un catalogue de tracés prosodiques. Essentiellement formulée en termes énonciatifs, une glose permet d'effectuer, souvent de manière efficace, le raccord « interprétatif » entre la transcription des dialogues offerte au fil du texte et le catalogue des tracés prosodiques proposé à la fin de l'ouvrage (on regrettera cependant les nombreuses erreurs dans les renvois aux pages des tracés).

Abordant le rôle fonctionnel de l'intonation, les auteurs précisent que la distinction habituellement établie entre une « valeur expressive et une valeur démarcative » de l'intonation reste largement insuffisante. Selon eux, l'intonation assume d'autres fonctions. Coénonciative, elle signifie l'anticipation que le locuteur se fait de la réception de son message de la part de son interlocuteur. Interactive, elle participe à la gestion des tours de parole. Symptomatique, elle indique l'effort et les difficultés d'une pensée qui se dit en direct. L'analyse des variations des paramètres suprasegmentaux qui servent d'indices à ces fonctions repose sur des données acoustiques brutes. Celles-ci sont acquises par l'extraction de la fréquence fondamentale (F0), de l'intensité et de la durée à l'aide du logiciel ANAPROZ. La mélodie fait l'objet d'un traitement particulier dans la mesure où seules les variations de F0 sont normalisées en données observables (susceptibles d'être

comparées) à l'aide d'une échelle tonale à 4 niveaux (numérotés de 1 à 4) et 2 plages (haute vs basse, située respectivement entre 2,5 – 4 et 2,5 – 1). La mélodie est également modélisée en termes de montée, chute ou absence de modulation tonale. Les paramètres de durée et d'intensité, quant à eux, restent à l'état brut ce qui aurait dû, à mon avis, soulever quelques problèmes.

Le paragraphe oral qui est présenté comme « l'unité d'analyse de la parole spontanée, l'unité maximale susceptible d'une 'grammaire' (...) » constituée, à mon avis, la contribution la plus originale et la plus prometteuse des travaux de l'équipe de Paris III, représentée par M & D-B. La liaison avec l'intonation coule de source puisque ce sont les indices suprasegmentaux qui permettent la segmentation du flot de paroles en paragraphes. Chaque paragraphe comporte plusieurs constituants discursifs : un ou plusieurs préambules, au moins un rhème et, de manière facultative, un postrhème. Prudents, les auteurs précisent néanmoins que « (...) le paragraphe n'est pas une unité parfaitement stable ».

Un point que j'aimerais souligner ici pour illustrer cette instabilité concerne la manifestation intonative en forme de « cloche » du rhème. Transposé dans la grille de M & D-B, ce patron tonal devrait, pour maintenir cette forme de cloche, apparaître comme une concaténation de $[H_n - H_{n+1} - H_n (H_{n-1})]$. Ce qui ne semble pourtant pas être le cas des exemples prototypiques avancés à la page 49 et dont les tracés se trouvent à la page 206.

- (1) *j'étais* (H3-) en classe *préparatoire* (H1) donc (H2-1) {20} (p. 207 (en vérité p. 206))
- (2) donc e *j'suis partie* (H3+) un peu par hasard en *Pologne* (H3) (p. 207 (également p. 206))

Commençons par l'exemple (2). On assiste, en final de patron, à une montée de F0, ce qui constitue, selon les auteurs, une stratégie tonale avérée lorsque le rhème se termine [mais] le paragraphe se poursuit ». Cette montée de F0 a cependant pour effet intonatif de dissoudre la forme globale en cloche du rhème et pour résultat segmental de recatégoriser le rhème en une sorte de « super préambule ». Revenons à l'exemple (1) : une observation attentive du tracé indique à mon avis, tout d'abord une montée initiale puis ensuite une descente en « downstep » vers un point Bas (une valeur basse de F0, située en H1). Il y a donc bien une forme en cloche mais asymétrique (elle comprend d'un côté une montée relativement rapide et de l'autre une descente relativement lente qui « homogénise » la partie finale de l'énoncé). Une interprétation « phonologique » prendrait mieux en charge cette asymétrie en assignant à l'énoncé final une manifestation tonale représentée par une montée initiale de F0 (« BH ») et une descente en downstep (« D ») vers une jointure terminale B% ; ce qui permettrait de dériver la représentation phonologique suivante : [BH D B%].

Au Chapitre 5, M & D-B soutiennent l'existence « de deux types de grammaire mélodiques ». L'une aurait un domaine de manifestation purement local. L'autre, qui me semble de loin la plus intéressante, mettrait en évidence « certaines ruptures par rehaussement mélodique » qui auraient pour domaine d'incidence le discours dans son ensemble. Selon M & D-B, ces rehaussements tonaux auraient pour fonction d'établir un contraste global entre le « noyau » de la structure

informative ou argumentative et son arrière-plan qui en constituerait le cadre (appelé « catalyse »). De toute évidence ces rehaussements semblent correspondre à des changements de registres. M & D-B avancent cependant une interprétation quelque peu surprenante quant aux raisons du recours à la structure en « noyau-catalyse ». Cette structure serait le fait de locuteurs « passionnés ». A mon avis les variations de registre et d'expansion tonals font partie intégrale du répertoire prosodique de tout un chacun et sont surtout caractéristiques d'une manifestation prosodique transphrastique.

Mes remarques conclusives porteront sur l'absence de références dans le corps du texte et sur le titre. Pour des « raisons de lisibilité du texte et de clarté de la présentation » M & D-B ont « choisi de ne mentionner aucune source précise dans [leur] étude ». D'un point de vue de la précision scientifique, il n'est pas sûr que ce choix soit tout à fait heureux. Ainsi, pendant la lecture de cet ouvrage passionnant, on se prend parfois à regretter l'absence de références précises, lesquelles auraient pu aider au repérage et à la compréhension plus approfondis de certains phénomènes et surtout permis de mieux évaluer l'originalité de la démarche de M & D-B.

Le titre indique clairement que M & D-B ont décidé de consacrer leurs efforts à décrire la « grammaire de l'intonation du français ». Rapidement, la lecture de l'ouvrage révèle que l'apport des auteurs n'est pas constitué uniquement par une contribution à la recherche sur l'intonation du français mais également par une série d'études plus ou moins indépendantes appliquées à « la morphosyntaxe, l'énonciation et l'analyse du discours » où l'intonation est plutôt invoquée que réellement convoquée et ce à titre d'argument interprétatif (voir entre autres les chapitres 8-10). Il est inévitable que le choix d'un titre « polémique », comme le disent les auteurs eux-mêmes, pose quelques problèmes de lecture surgissant du décalage entre un titre qui annonce une recherche sur l'intonation et un ouvrage qui consacre en vérité une grande partie de ses préoccupations à une modélisation de l'énonciation. L'attente que le titre avait mise en place s'avère également perturbée par le fait que l'analyse phonétique de l'intonation ne suit pas la structure canonique adoptée en phonétique expérimentale et que ce titre donnait à espérer, à savoir la modélisation de l'intonation, l'analyse acoustique quantitative des paramètres de durée, d'intensité et de F0 et enfin une évaluation perceptive systématique. Il faut dire que l'analyse de l'intonation effectuée par M & D-B relève plutôt d'une conception de l'intonation comme manifestation symbolique de l'effort de coénonciation et de co-locution des interlocuteurs que d'une conception phonologique et systémique. Il n'en reste pas moins que la recherche présentée dans cet ouvrage, réalise, sans nul doute, une avancée tout à fait intéressante dans l'étude de l'intonation du français parlé.

Paul Touati
Université de Lund

Marie-Noëlle Roubaud : *Les constructions pseudo-clivées en français contemporain. Le français parlé – textes et études 2*. Honoré Champion, Paris, 2000. 446 p.

Après une longue période où seule la langue écrite fut considérée comme digne d'intérêt par les linguistes et les grammairiens, les études du français parlé sont, depuis une quinzaine d'années, en croissance permanente en France comme ailleurs. De nombreuses études sur tous les aspects du sujet ont vu le jour et, il y a quelques années, Claire Blanche-Benveniste et Paul Cappeau ont eu l'excellente idée de consacrer une série aux études portant sur le français parlé. L'ouvrage de Marie-Noëlle Roubaud est la deuxième étude de cette importante série, présentée sous une belle couverture jaune. Il s'attaque à une structure caractéristique de la langue parlée : les constructions pseudo-clivées. Ces constructions sont peu étudiées, ce qui s'explique sans doute par leur faible fréquence en langue écrite. Or elles fourmillent dans la langue parlée, ce dont témoignent les nombreuses données rassemblées par Madame Roubaud.

Tout l'ouvrage reflète l'origine de l'auteur : elle est membre du groupe du GARS d'Aix en Provence. En effet, on retrouve toutes les qualités bien connues de cette « école », qui travaille uniquement à partir d'exemples attestés en prenant appui notamment sur l'Approche Pronominale et l'analyse syntaxique telle que celle-ci a été développée par le GARS. Le livre se compose de sept chapitres, une introduction, une conclusion et une abondante annexe comportant le corpus entier. Dans le premier chapitre, l'auteur présente les prédécesseurs dans l'analyse des énoncés pseudo-clivés. Cet aperçu, très instructif, met en lumière de nombreux faits déjà relevés. Il est donc d'autant plus surprenant que l'auteur ne se serve d'aucune des découvertes présentées dans ce chapitre. C'est ainsi qu'elle annonce, sans aucune argumentation réelle, que « Nous avons opté pour un cadre théorique, l'Approche Pronominale, centrant l'analyse syntaxique sur le verbe et son pouvoir de construction » (p. 49), après quoi elle introduit dans le deuxième chapitre « Une analyse en dispositif ». Ce cadre théorique lui permet de décrire minutieusement les divers aspects syntaxiques de la construction pseudo-clivée, mais il lui fait perdre en même temps la possibilité de profiter des résultats des chercheurs travaillant sous d'autres optiques.

L'analyse en dispositif sert de base descriptive et théorique à toutes les études détaillées des chapitres suivants, et elle permet à l'auteur de conclure le chapitre en affirmant que « La structure pseudo-clivée n'est qu'une façon, parmi d'autres, de marquer la relation de spécificité » (p. 72). Cette observation sera développée tout au long du livre, où l'auteur examine, chapitre par chapitre, les divers aspects formels de la structure et leur influence sur sa fonction. On aura ainsi des descriptions des domaines suivants : *Dispositif pseudo-clivé et proforme* (ch. III), *Dispositif pseudo-clivé et lexique verbal* (ch. IV+V), *Dispositif pseudo-clivé et adjectif* (ch. VI) et, enfin, *Les verbes constructeurs du dispositif pseudo-clivé*. La description est minutieuse et l'application de l'Approche Pronominale très méthodique. Ces chapitres contiennent une mine d'exemples classés et accompagnés de commentaires détaillés. On admire en particulier la clarté de la présentation. C'est ainsi que les multiples tableaux synoptiques aident le lecteur à saisir la systématique dégagée par l'auteur. Les statistiques ajoutent à la valeur de ce travail,

et quand on arrive à la dernière page, on peut souscrire à la constatation finale : « La construction pseudo-clivée est une grammaticalisation d'un des procédés de spécification. C'est la raison pour laquelle elle est à compter au nombre des constructions syntaxiques fondamentales du français contemporain » (p. 251). Cette conclusion est d'autant plus pertinente que l'on peut constater la fréquence plutôt faible de cette même construction dans la langue écrite. On aimerait tirer des conclusions de cette différence de fréquence très marquée.

Il va sans dire que même une étude comme celle-ci ne saurait être exhaustive. On peut ainsi regretter que l'auteur n'ait pas consacré une étude particulière aux adverbess qui entrent dans les pseudo-clivées. Il n'y a aucun doute que des adverbess tels que *surtout*, *probablement*, etc. jouent un rôle essentiel dans la mesure où ils interagissent directement avec le fonctionnement fondamental de spécification des clivées. Dans ces constructions, nul doute que des adverbess tels que *surtout*, *probablement*, etc. jouent un rôle essentiel dans la mesure où ils interagissent directement avec le fond même du fonctionnement de spécification.

On constate effectivement que ces adverbess sont fréquents dans le corpus présenté par l'auteur. Cependant, plus regrettable est peut-être le fait que l'auteur n'ait pas tenté de comparer les structures pseudo-clivées avec les structures clivées (simples). Contrairement aux pseudo-clivées, des structures telles que *C'est Pierre qui fait la vaisselle* ont été soumises à de très nombreuses études, et il semble possible de conclure de ces études que la construction clivée représente, elle aussi, une grammaticalisation d'un procédé de spécification. Cela est cependant difficile à savoir, car Marie-Noëlle Roubaud ne donne de définition indépendante, ni de la notion de grammaticalisation (qu'elle applique de manière intuitive), ni de la notion de spécification.

La grande valeur de cette belle étude réside dans le fait qu'elle contient une mine de données bien présentées, classifiées et décrites minutieusement. Si la réflexion théorique est parfois insuffisamment développée, les résultats fonctionnent peut-être d'autant mieux comme points de départ d'autres études plus théoriques. De même, le livre pourrait par exemple constituer une excellente base pour la rédaction de manuels de grammaire, qui pourront ainsi (enfin ?) tenir dûment compte de la spécificité de la langue parlée. On peut donc recommander l'ouvrage de Marie-Noëlle Roubaud à quiconque s'intéresse à la langue française telle qu'elle est parlée aujourd'hui.

Henning Nølke
Université d'Aarhus

Christa Thomsen : *Stratégies d'argumentation et de politesse dans les conversations d'affaires. La séquence de requête*. Peter Lang, 2000. 298 p.

Dans cet ouvrage, l'auteur s'emploie à dégager la façon dont s'articulent argumentation et politesse dans un corpus constitué de séquences de requêtes extraites d'interactions téléphoniques, des « conversations d'affaires ». Le livre comporte 298 pages et se compose de 4 chapitres, d'une introduction présentant l'objectif général de la recherche, la méthode employée ainsi que le corpus, et d'une conclusion.

Deux remarques préliminaires générales peuvent être faites avant de détailler les chapitres, la première concernant la perspective générale de l'auteur, la seconde son objectif.

Comme le dit l'auteur, la question de l'articulation de l'argumentation et de la politesse dans les interactions authentiques est complexe : elle a de quoi intriguer les chercheurs sur l'interaction du fait que les objectifs respectifs de ces deux formes de « rhétorique interactionnelle » sont à bien des égards contradictoires. Certaines des références choisies par l'auteur, par exemple Plantin (1996) qui définit une situation argumentative comme « une situation de confrontation discursive au cours de laquelle sont construites des réponses antagonistes à une question », conduiraient à l'hypothèse que les situations argumentatives font partie de celles dans lesquelles l'application du « principe de politesse » (Kerbrat-Orecchioni, 1992) se trouve remis en question, comme c'est le cas, mais d'une autre manière, dans les situations d'urgence par exemple (Goffman, 1973). L'articulation des deux en passerait alors par quelque chose de l'ordre de la suspension momentanée de l'application du principe de politesse, ou sa modification par l'inversion des composantes : dans ces situations, la nécessité de préservation, soutien, renforcement de sa propre face deviendrait prioritaire sur celle de préservation de la face de l'interlocuteur, à l'inverse donc du fonctionnement général. L'hypothèse de l'auteur est tout autre : elle propose de considérer que « la politesse accompagne ou emballe l'argumentation » (p. 204, voir la métaphore filée du paquet à cette même page), le fonctionnement de la politesse restant donc conforme à son ordinaire, qui est d'éviter, réduire ou réparer les composantes menaçantes de toute action conversationnelle, en d'autres termes d'aplanir le déroulement des échanges, de mettre de l'huile dans leurs rouages, d'en enrober les aspérités. L'adoption de cette hypothèse est la résultante logique de la conception de l'argumentation choisie, qui se fonde sur la théorie de l'argumentation dans la langue d'Anscombe et Ducrot, et plus précisément sur la façon dont elle est intégrée à l'analyse du discours par l'Ecole de Genève. La perspective ainsi ouverte n'est pas d'observer ce que devient la politesse dans un type de situation particulier (les situations argumentatives), mais plutôt de voir à l'œuvre les stratégies de politesse et d'argumentation dans des échanges authentiques, ici ceux qui se construisent autour de la requête.

Quant à l'objectif des descriptions, la composition même des chapitres formant le corps de l'ouvrage indique qu'il concerne davantage une tentative d'articulation des outils théoriques disponibles dans le champ de l'argumentation et de la politesse, qu'un essai de description d'un corpus donné articulant ou intégrant ces deux formes différentes de rhétorique interactionnelle. Trois chapitres sont consacrés à la présentation de différentes approches des phénomènes de discours et d'interaction, qui sont ensuite mises en œuvre dans le dernier chapitre sur un corpus. L'objectif de l'auteur n'est donc nullement de proposer une étude « conduite par les données », mais de tester sur ces données l'efficacité des outils descriptifs, leur compatibilité et les façons possibles de les articuler dans les analyses.

Le premier de ces trois chapitres de présentation théorique est consacré aux deux paradigmes disponibles pour analyser des interactions authentiques :

l'analyse de discours et l'analyse conversationnelle. Les deux suivants, dont l'un est consacré à l'argumentation et l'autre à la politesse, comportent une présentation des théories ou cadres d'analyse disponibles pour aborder l'aspect considéré, s'achevant par un bilan (les atouts, les points faibles), et suivie d'éléments d'analyse de détail du corpus.

Dans le chapitre 2, intitulé « Analyse linguistique de dialogues », l'auteur présente « différentes approches séquentielles de l'analyse linguistique des dialogues en [se] concentrant sur les aspects pertinents pour l'analyse des interactions verbales à distance de type dialogal » (p. 13), ce qui la conduit à discuter, en reprenant la distinction établie par Levinson (1983), l'articulation possible entre l'analyse conversationnelle et l'analyse de discours à la genevoise (essentiellement le modèle de 1985, appelé ici « modèle statique » par opposition au modèle modulaire élaboré aujourd'hui (Roulet 1991, 1999) et au « modèle dynamique » proposé par Moeschler 1985). L'entreprise n'est pas des plus simples, et l'auteur réussit une présentation de ces deux approches qui met bien en évidence leurs caractéristiques respectives. Un certain nombre des problèmes qui se posent pour concevoir cette articulation ne sont pas abordés en tant que tels. Il ne saurait être question d'en faire le reproche, du fait que l'objectif de cette partie n'est pas d'élaborer une « approche intégrée » des discours et des interactions, mais de mettre en place les deux paradigmes qui seront repris par la suite. On peut cependant penser que certaines « zones de flou » existant dans les outils d'analyse eux-mêmes, et qui ne sont pas explicitées en tant que telles dans la présentation qui en est faite, risquent de troubler le lecteur : par exemple le recours à la notion de « force illocutoire » (renvoyant nécessairement à la théorie des actes de langage et donc à l'analyse de discours) dans la présentation des tours de parole (notion centrale de l'analyse conversationnelle, p. 22), le recours au principe de ménagement des faces dans la présentation des mêmes tours de parole et des types d'interruptions (p. 29). Dans cette partie, le choix de l'auteur a été d'opter pour une présentation qui a tendance à mimimiser ou parfois à gommer les différences entre l'analyse conversationnelle et l'analyse de discours genevoise. C'est au fond la proposition d'une approche déjà refondue qui atténue les oppositions, et qui se justifie dans la perspective de l'analyse combinée du chapitre 5.

Le chapitre 3 s'attaque à la question de l'argumentation. Une première partie du chapitre est consacrée à la définition de l'argumentation, à partir de celle, très générale, de Moeschler (1985) : « Argumenter revient à donner des raisons pour telle ou telle conclusion. » La discussion elle-même reprend la distinction entre le point de vue de la dynamique dialogique de l'argumentation et celui de la construction monologique de l'argumentateur utilisée dans Plantin (1996, pp. 20-27). La définition retenue tente d'intégrer le double point de vue : « argumenter, c'est plus spécifiquement adresser à un interlocuteur un argument, c'est-à-dire une raison pour faire accepter la requête (argumentation) ou pour refuser la requête (contre-argumentation, objection), et cela dans un contexte de débat orienté par une question » (p. 66). Cette première partie du chapitre peut désorienter le lecteur, qui n'adhère pas nécessairement d'emblée à l'idée qu'une requête

enclenche immédiatement une argumentation, c'est-à-dire « un contexte de débat orienté par une question », et cela malgré la reformulation plus ciblée proposée de cette définition : « dans le présent travail sur l'argumentation et la politesse conversationnelle, une stratégie d'argumentation désigne : un ensemble d'actions partielles sous forme de raisons données pour faire accepter la requête (argumentation) ou pour la refuser (contre-argumentation), et cela dans le contexte d'un débat orienté par une question » (p. 67). Ce point s'éclaircit par la suite, lors de la présentation des modèles retenus pour l'analyse du corpus, dont les premiers s'appuient sur l'analyse conversationnelle et la vision de l'argumentation comme expansion de la paire adjacente (modèles de Jacobs et Jackson), et le second sur la théorie de l'argumentation dans la langue (modèle de Moeschler).

Dans la synthèse de ce chapitre, les deux approches sont rapportées, l'une à une analyse qui concerne le macro-niveau textuel (Jacobs et Jackson) et discursif, l'autre à une étude de niveau plus micro (Moeschler).

Ce chapitre apparaît comme le plus ardu du livre. D'une part en raison de sa densité, le panorama dressé étant extrêmement étendu : présentation d'un rapide historique de l'argumentation, du schéma de Toulmin, de la théorie de l'argumentation dans la langue d'Anscombe et Ducrot, de la discussion des situations argumentatives de Plantin, puis présentation détaillée des trois modèles successifs de Jacobs et Jackson (dont l'un repose sur l'analyse conversationnelle et les deux autres sur la théorie standard des actes de langage) et enfin de celui de Moeschler. D'autre part, parce que le champ lui-même est d'une complexité extrême, encore accentuée par des problèmes de terminologie, nécessitant des efforts de définitions incessants : ainsi les phénomènes désignés par le terme « négociation » varient selon les auteurs, les « expansions » de Jacobs et Jackson ne sont pas les mêmes que celles de Moeschler, etc. L'auteur est ainsi contraint à des précautions maximales tout au long des pages afin de préciser à chaque instant où se situe son propos.

Le chapitre 4 traite des théories de la politesse, essentiellement celle de Brown et Levinson, et leur adaptation proposée par C. Kerbrat-Orecchioni, avec des illustrations provenant du corpus d'éléments relevant des deux types de politesse : positive et négative.

Le chapitre 5 propose l'analyse combinée d'une séquence de requête d'une durée de 1 minute 30, sur laquelle sont mises en œuvre les différentes approches théoriques détaillées dans les chapitres précédents. L'auteur commence par la « macro-structure », proposée sous forme de tableau où la séquence en question est resituée dans l'interaction où elle apparaît ainsi que dans l'histoire conversationnelle qui l'entoure. Deux micro-représentations structurelles de la séquence sont ensuite proposées : une micro-structuration simple où la séquence est analysée en un seul échange, puis une seconde où la structure met en œuvre la subordination par rétroaction d'un échange complexe dans un autre. Cette deuxième proposition de structuration est ensuite affinée par la description détaillée de deux passages où apparaissent des conflits de structuration (à l'aide des outils de l'analyse conversationnelle : interruptions et chevauchements de

parole). C'est elle qui sert de base à l'analyse intégrée des stratégies d'argumentation et de politesse. Comme la structuration, celle-ci procède par strates de description : la première strate se situe dans le cadre de la paire adjacente et s'appuie sur les types d'expansion décrits par Jacobs et Jackson, dont l'auteur dégage les fonctions argumentatives et de politesse. Cette première description est ensuite affinée par la prise en compte de la seconde strate : les mouvements discursifs et les procédures de négociations (Moeschler). Dans ces deux strates, l'auteur montre bien que les mêmes phénomènes discursifs sont utilisés par les participants au niveau de leurs stratégies d'argumentation et de politesse.

Comme le dit l'auteur elle-même dans la synthèse, l'analyse combinée permet de vérifier et de confirmer différents éléments. En tant qu'application sur un corpus authentique, cette analyse constitue aussi un « mode d'emploi » des différentes approches passées en revue, qui se trouvent ordonnées, non par ordre de pertinence, mais par ordre d'efficacité en vue d'un certain objectif descriptif, les unes venant en complément des autres.

Un regret peut être exprimé à l'issue de la lecture. Il tient à des considérations de forme. Outre l'existence de quelques coquilles (dont certaines risquent d'entraver la lecture, par exemple page 112, dans les formalisations des descriptions structurelles, où *non-r* est mis pour *r*), le lecteur peut être frustré par la présentation des extraits de corpus. En effet, malgré le grand soin apporté à la transcription, les extraits auraient gagnés à être « coupés plus long » (par exemple, pp. 76-77, 81, 85) pour faciliter la lecture : dans la forme choisie, le phénomène commenté n'est souvent que partiellement reproduit dans l'extrait. Il semble de même que certaines références renvoient à des extraits du corpus qui ne sont pas reproduits (par exemple page 82, 83, 86). Enfin, et c'est peut-être là le plus gênant, la reproduction en continue de la séquence soumise à l'analyse combinée (en annexe par exemple) aurait permis au lecteur de se faire une idée globale du déroulement des échanges, et facilité son appréhension des représentations structurées et des analyses.

Pour conclure, on soulignera la nouveauté d'une telle tentative. Il est rare que les chercheurs, dans leurs descriptions de corpus, tentent de tirer partie d'une grande variété d'approches théoriques, l'attitude la plus courante consistant plutôt à opter pour l'une d'entre elles en se cantonnant dans l'emploi de ses outils propres, ou alors à adapter une approche en lui intégrant quelques notions ou outils empruntés à une autre. Ce n'est pas le cas ici où l'auteur joue le jeu jusqu'au bout, et où les différents modèles théoriques sont appliqués en tant que tels sur le corpus, ce qui en montre force et faiblesse. Ils le sont par ailleurs selon un ordre justifié et explicite, ordre qui, bien sûr, est le plus à même d'éclairer l'aspect étudié, mais qui apporte aussi un autre éclairage sur les modèles eux-mêmes et sur la question de leur compatibilité.

Véronique Traverso
Université de Lyon II

Bibliographie

- Goffman, E. (1973) : *La mise en scène de la vie quotidienne. Les relations en public*. Ed. de Minuit, Paris.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (1992) : *Les interactions verbales*, T. 2. Colin, Paris.
- Plantin, C. (1996) : *L'argumentation*. Seuil (Memo), Paris.
- Roulet, E. (1991) : Vers une approche modulaire de l'analyse de discours. *Cahiers de linguistique française*, 12, pp. 53-81.
- Roulet, E. (1999) : Une approche modulaire de la complexité de l'organisation du discours, in : Nølke, H., Adam J.-M. (éds) : *Approches modulaires : de la langue au discours*. Delachaux et Niestlé, Lausanne, Paris, pp. 187-256.

Ulla Tuomarla : *La citation mode d'emploi. Sur le fonctionnement discursif du discours rapporté direct*. Academia Scientiarum Fennica, Helsinki, 2000. 262 p.

Cet ouvrage, qui porte sur l'utilisation du discours direct dans la prose journalistique et scientifique, comporte cinq chapitres (A. *Introduction* ; B. *Partie théorique* ; C. *Fonctionnement discursif de la citation : textes de presse* – ce chapitre comportant quatre sous-chapitres, à savoir *Fonctions du discours direct* ; *Mise à l'écrit* ; *Modalités d'attribution du dire* ; et *Dynamique entre les discours citant et cité* – ; D. *Articles scientifiques* ; et E. *Conclusion*), un avant-propos, une bibliographie, une liste des termes clefs, et une annexe où sont reproduits en entier quelques articles-exemples.

Le titre et le sous-titre du volume indiquent assez précisément de quoi il s'agit : nous avons en effet affaire à une étude qui contient peu d'apports théoriques nouveaux, mais qui se sert des acquis existants dans le domaine pour décrire de façon claire, méticuleuse et fort utile l'utilisation qui est faite du discours direct dans deux genres écrits spécifiques, à savoir la presse d'information et les articles scientifiques.

A propos de ces derniers, il faut dire que, puisqu'il s'agit en principe d'une étude portant sur les procédés de mise en cotexte des citations dans la tradition française, le choix de corpus laisse quelque peu rêveur : sur sept articles scientifiques choisis, deux sont écrits par des auteurs dont le français n'est pas la langue maternelle, et un troisième est traduit de l'anglais. Etant donné qu'il s'agit d'articles linguistiques, et que l'auteure du présent ouvrage (UT) travaille précisément dans le domaine de la linguistique française, on s'étonne qu'elle n'ait pas pu faire un choix plus judicieux parmi les milliers d'articles qui ont dû être à sa disposition. – Mais à part cela, on ne peut pas, nous semble-t-il, lui reprocher grand-chose du point de vue méthodologique.

Du côté théorique, c'est surtout la linguistique énonciative qui retient l'intérêt d'UT, mais plutôt que de se restreindre à un unique cadre théorique, elle se sert de notions venues de sources diverses. Ceci est, à notre avis, tout à fait légitime (du moins tant que les théories impliquées ne sont pas foncièrement incompatibles), mais il nous semble néanmoins que l'auteure pose parfois des équivalences un peu hâtives entre des éléments venant de théories différentes (par exemple la polyphonie d'O. Ducrot et la théorie goffmanienne de *footing*).

Les principaux objectifs théoriques de l'étude sont les suivants : 1° de mettre en cause la trichotomie traditionnelle des discours direct (DD), indirect (DI) et indirect libre (DIL) ; 2° de récuser l'idée également traditionnelle de l'autonymie du DD (c'est-à-dire l'idée que le discours direct doit s'interpréter en premier lieu comme une mention du discours cité). UT n'est pas la première à s'y attaquer, mais si ces deux problématiques ne sont guère nouvelles, il est clair que les matériaux traités ici sont d'une nature qui obligerait tout analyste à prendre position là-dessus.

Quant à la première question, l'auteure conclut qu'il faut concevoir les différents modes de rapporter un discours, non comme des catégories bien distinctes et mutuellement exclusives, mais comme différents points sur un continuum. L'idée d'un continuum – à présent très à la mode – nous semble plutôt bien justifiée ici, encore que nous restons convaincue qu'il faut accorder un statut spécial (de 'points focaux', peut-être) aux catégories traditionnelles. Ce qu'on pourrait reprocher à UT, c'est qu'elle applique par ailleurs la notion de continuum un peu à propos de tout phénomène qui n'admet pas de distinction simple et binaire, ce qui n'a pas toujours une valeur explicative très nette (quoique ce soit certainement très courant dans la littérature linguistique actuelle).

Pour ce qui est du rejet de l'hypothèse de l'autonymie, une grande partie de l'argumentation d'UT nous semble se baser sur la prémisse implicite, à notre avis incorrecte, que l'autonymie d'un signe donné implique *eo ipso* l'opacité de son contenu. Or, si nous acceptons que la formule sémiotique d'un signe 'ordinaire' est la suivante : $E(C)$ – c'est-à-dire une certaine Expression (ou signifiant) appliquée à un certain Contenu (ou signifié) –, et que ces deux éléments sont solidaires, alors la formule pour un signe autonymique sera $E(E(C))$, c'est-à-dire que le contenu exprimé consistera en un signe entier, *y compris* le contenu de celui-ci.

S'il est vrai que l'emploi d'un signe autonymique met l'accent sur l'expression, et que le contenu est ainsi véhiculé de manière indirecte, cela ne veut pas dire qu'il ne peut, ni ne doit être interprété du tout. La façon précise dont il sera interprété dépendra évidemment dans une large mesure du contexte, mais cela est le cas de la plupart des messages indirects (sinon de tous) véhiculés par la parole.

Nous ne voyons pas non plus pourquoi autonymie impliquerait nécessairement fidélité textuelle à un quelconque énoncé d'origine. Un locuteur peut avoir des raisons diverses de vouloir mettre l'accent sur la forme d'un énoncé ou d'un syntagme cité : dans certains cas (souvent liés à certains genres spécifiques), il peut en effet vouloir signifier qu'il s'agit là des mots exacts employés par le locuteur cité ; dans d'autres cas, cependant, son but peut être simplement de caractériser une certaine manière de parler qu'il ne prendra pas à son propre compte. Entre les deux, il existe sans doute une multitude de motivations possibles.

Par rapport à l'ensemble de l'ouvrage, on voit mal l'intérêt du dernier chapitre (9), portant sur l'importance de la notion de 'citationnalité' pour la pensée post-structuraliste. Cette problématique, pour passionnante qu'elle puisse être, nous semble n'avoir qu'un rapport assez ténu avec le reste de l'étude.

En conclusion, la principale valeur de cet ouvrage réside d'une part dans sa clarté dans l'exposition (appuyée par de nombreux exemples concrets), et d'autre

part dans sa partie descriptive, où ce sont surtout les articles de presse qui ont su retenir l'attention d'UT. Ses analyses parfois très fines nous paraissent à la fois solides et éclairantes. Il ne peut guère y avoir de doute que tout ce qui peut être dit (ou presque) sur la forme (syntaxique, lexicale, typographique ...) et la fonction (énonciative, argumentative ...) du DD dans ces textes, est dit ici. Ce livre est donc à la fois un modèle pour qui veut étudier l'emploi du discours rapporté dans un corpus concret, et une mine d'or pour qui veut se renseigner sur l'éventail des fonctions du DD dans la presse française (et dans une moindre mesure, dans les articles scientifiques de langue française).

Maj-Britt Mosegaard Hansen
Université de Copenhague

Langue italienne

Gunver Skytte & Iørn Korzen : *Italiensk-dansk sprogbrug i komparativt perspektiv, Reference, konnexion og diskursmarkering*. Samfundslitteratur, Copenhague, 2000. 3 volumes, 858 p.

Les présents volumes constituent, avec la publication de Skytte, Korzen, Polito & Strudsholm de 1999, l'un des résultats les plus marquants de la subvention accordée par le Conseil de Recherche en Sciences Humaines (SHF) au projet *Italiensk-dansk Sprogbrug komparativt* pour une période de cinq ans. Ce projet fait ainsi partie du programme *Linguistique et Langues étrangères*.

Plutôt que d'élaborer une grammaire traditionnelle, les auteurs ont préféré mettre l'accent sur l'aspect contrastif italien-danois, la typologie textuelle, la langue en contexte, à l'écrit comme à l'oral. La description linguistique est fonctionnelle et pragmatique et vise à établir un modèle de la communication réussie plutôt que de la perfection grammaticale.

Le premier volume, auquel les auteurs ont tous les deux contribué, présente le cadre théorique de toutes les analyses, la distinction essentielle entre l'usage et le système linguistique, entre phrase, énoncé et illocution, ce qui permet de distinguer les niveaux de l'analyse linguistique. La codification linguistique et la textualisation (la macro-structure de la codification linguistique) deviennent particulièrement intéressantes et analysables dans ce cadre qui permet aux auteurs de se baser presque concrètement, grâce à leur grand corpus « Mr. Bean » (cf. Skytte et al. 1999), sur une représentation mentale ou cognitive (un *tertium comparationis*) à partir de laquelle les énoncés et les textes sont formés, suivant ainsi la méthodologie de *Pear Stories* de Chafe (1980), et se plaçant dans le cadre de la grammaire cognitive de Langacker. La comparaison contrastive, que ce soit entre l'italien et le danois ou entre la langue parlée et la langue écrite, devient ainsi possible et ne se base plus, comme cela a été le cas quelquefois par exemple chez Halliday (1987), sur des traductions ou sur des textes exemplaires fabriqués pour illustrer les différences entre les médiums. Or, les matériaux empiriques employés pour la description de l'équivalence textuelle consistent également en textes parallèles

indépendants comme par exemple deux textes (l'un danois, l'autre italien) tirés de manuels de biologie pour le lycée.

A partir de cette documentation empirique exceptionnelle sont présentés, au chapitre III, des exemples de la structure des séquences textuelles, celles-ci constituant l'unité choisie pour la description linguistique comparative. Les relations entre les séquences sont décrites par les notions de coordination, de subordination et d'emboîtement, de même qu'à l'intérieur des séquences, les propositions peuvent jouer le rôle de nucléus ou de satellites ou apparaître dans une structure de liste où les propositions sont coordonnées. Bien que la corrélation (l'iconicité) entre la subordination dite 'rhétorique' et la subordination syntaxique ne soit pas obligatoire, elle est très fréquente et ainsi non-marquée : les satellites apparaissant sous forme de *gerundi*, de participes ou de nominalisations sont à la fois subordonnés du point de vue grammatical et rhétorique. Grâce à ces formes, il y a en italien beaucoup plus de possibilités qu'en danois d'interpréter les niveaux rhétoriques au niveau morphologique. Une séquence textuelle à part est celle qui consiste en une question, acte de parole directive accompli dans l'attente d'une réponse, – et cette réponse. Il y a entre ces deux parties une dépendance à la fois cataphorique et anaphorique. Le chapitre III,3 focalise sur les différents types de questions, mais aussi, ce qui est plus novateur, sur les différents types de réponses et sur le degré de cohésion entre ces deux parties de la séquence.

Le deuxième volume, écrit par Iørn Korzen et de loin le plus épais, constitue le chapitre IV, consacré aux relations linguistiques, d'abord entre la langue et le monde, ensuite entre le texte et le monde et finalement entre les expressions linguistiques. Dans la première partie, il s'agit de montrer la manière dont les entités du monde extra-linguistique sont lexicalisées dans les deux langues. Iørn Korzen montre que de manière générale, l'italien dispose de substantifs plus spécifiques, alors que les verbes sont moins spécifiques qu'en danois : si les verbes de mouvement lexicalisent soit la direction soit le parcours, ce même groupe de verbes en danois lexicalise généralement le mode ; ainsi aux verbes danois *køre*, *cykle*, *sejle*, *ride* correspond en italien *andare a* + divers substantifs. L'italien, par contre, dispose de beaucoup de substantifs spécialisés, ainsi par exemple tous les substantifs composés avec *-bog* (livre) en danois (*læse*, *-lomme*-, *notes*-, *dag*- pour n'en citer que quelques-uns) correspondent à des substantifs synthétiques en italien (*libro*, *taccuino*, *agenda*, *diario*, etc.). Pour les mots qui passent d'une classe de mots à une autre, il est intéressant d'observer que le degré de spécificité suit normalement la classe de départ. Ainsi les verbes dérivés de substantifs sont-ils souvent plus spécifiques en italien qu'en danois (p. 195).

Dans la partie 2 du chapitre IV sont traitées la référentialité et la détermination nominale, celle-ci étant définie comme la grammaticalisation des traits pragmatiques du texte [\pm identifiable] par les différents déterminatifs. Il est bien évident que la détermination nominale est bien plus répandue en italien qu'en danois, ce qui revient à dire qu'en italien la relation entre une entité nominale et le contexte (ou le co-texte) est explicitée, alors qu'en danois l'interprétation de cette relation dépend souvent d'un co-texte plus large. Or, dans les deux langues, on peut constater une corrélation entre la tendance à déterminer un NP et sa prominence

pragmatique et topique au niveau textuel. Tout ce riche chapitre est une mine d'exemples et d'analyses bien menées.

Dans le chapitre IV,3, il s'agit de la référence interne : la relation anaphorique. A ce niveau, les différences entre les deux langues abondent. L'italien explicite plus que le danois la cohérence textuelle, par des anaphores pronominales et nominales (souvent très variées), et Iørn Korzen conclut que l'italien est une langue qui interprète et qui explicite les relations pragmatiques liées au texte, alors que le danois est une langue plus implicite quant à ces relations. Il souligne l'importance de ces différences typologiques entre les langues pour la didactique des langues, en affirmant que pour obtenir une maîtrise parfaite des deux langues, ces phénomènes ont autant d'importance que la connaissance de la morphologie et de la syntaxe (p. 594). On pourrait ajouter que les analyses de l'emploi des déterminants ne négligent pas le niveau syntaxique, mais ont le mérite de le lier à la typologie textuelle et linguistique.

Dans le troisième volume, rédigé par Gunver Skytte, se trouvent les deux derniers chapitres : le chapitre V traitant à partir de textes variés de la connexion et des marqueurs discursifs, et le chapitre VI dans lequel sont présentés des textes parallèles. Pour la connexion, il peut s'agir d'une relation de coordination ou de subordination. D'un point de vue sémantique, la première relation est neutre, additive, adversative ou disjonctive, alors que la deuxième relation est temporelle (grammaticalisée par les conjonctions de subordination temporelles) ou rationnelle (conjonctions de subordination causales, conditionnelles ou concessives). A côté de ces connecteurs est définie une fonction de 'paraconnecteur', caractérisée par le fait qu'elle précise la sémantique de la connexion interpropositionnelle et qu'elle a en même temps une fonction interphrasale. Contrairement aux autres connecteurs, le paraconnecteur peut normalement être intégré topologiquement dans la phrase. En danois, c'est l'ordre des mots qui permet de distinguer entre *så* en tant que marqueur discursif ((**og*) *så* +SV) et en tant que paraconnecteur ((*og*) *så* + VS). Finalement, la connexion implicite reste sur le niveau sémantique et anaphorique par des procédures d'élaboration, de répétition et, dans le langage parlé, par la prosodie. La troisième partie du chapitre traite les marqueurs discursifs qui représentent « l'intervention du locuteur sur le déroulement du texte » (p. 709). Gunver Skytte distingue entre les interventions qui portent sur le texte lui-même (marqueurs métatextuels) et les marqueurs interactionnels, sans cacher que les fonctions peuvent bien évidemment se croiser (p. 783). La forme linguistique des ces marqueurs varie beaucoup, et c'est donc un point pour lequel l'approche contrastive liée aux genres textuels et aux médiums paraît spécialement fructueuse, et le chapitre est justement plein d'exemples éclaircissants dans les deux langues.

A la fin du volume on trouve un index très utile comportant des entrées à partir du vocabulaire italien et danois et des termes linguistiques utilisés.

Ces trois volumes constituent le résultat d'une recherche exemplaire qui marque un important pas en avant, autant pour la recherche cognitive et textuelle que pour l'aspect contrastif italien-danois. Les résultats sont organisés et présentés de manière extrêmement claire et pédagogique, avec de nombreux exemples et classifications, des niveaux d'analyse bien distingués et bien intégrés. Le livre

restera un outil indispensable à la fois pour les linguistes et pour les étudiants en langues romanes.

Hanne Leth Andersen
Université d'Aarhus

Références

- Chafe, Wallace (1980) : *Pear Stories. Cognitive, Cultural, and Linguistic Aspects of Narrative Production*. Ablex, Norwood.
- Halliday, M.A.K. (1987) : Spoken and Written Modes of Meaning, in : R. Horowitz & S. J. Samuels : *Comprehending Oral and Written Language*. Academic Press, San Diego.
- Skytte, Gunver et al. (éds.) (1999) : *Tekststrukturering på italiensk og dansk. Resultater af en komparativ undersøgelse. Strutturazione testuale in italiano e in danese. Risultati di una indagine comparativa*. Københavns Universitet, Museum Tusulanum Press.

Gunver Skytte: *Lærebog i italiensk fonetik*. 2. rev. udgave ved Erling Strudsholm. Odense Universitetsforlag, Odense, 1999. 220 p.

La prima edizione di *Italiensk fonetik* di Gunver Skytte uscì nel 1975 e costituiva, con le sue ben 441 pagine, una combinazione di manuale per i principianti nella disciplina e libro di consultazione per gli studiosi più avanzati: oltre alla descrizione degli allofoni italiani e alle istruzioni per la loro pronuncia, il volume conteneva approfondite discussioni teoriche e fonologiche e molti rimandi alla letteratura già esistente sull'argomento.

Nel 1987 Skytte pubblicò *Lærebog i italiensk fonetik*, versione ridotta a 277 pagine ed intesa unicamente come manuale per l'insegnamento nelle università danesi. Erano state snellite soprattutto le parti teoriche e fonologiche per permettere una focalizzazione degli aspetti pratici articolatori: p.es. era stato riveduto e sviluppato il capitolo sull'intonazione, e alla pubblicazione era allegato un nastro audio con la lettura di alcuni brevi testi, realizzati con intonazioni diverse.

La presente edizione, curata da Erling Strudsholm, segue quello stesso indirizzo, perfezionando altri aspetti didattici: sono state aggiunte rappresentazioni grafiche illustrative dell'articolazione di ogni suono, oltre ad un breve dizionarietto di termini scientifici e ad un elenco di parole comuni con *e*, *o*, *s* o *z* indicante la loro pronuncia corretta; molte di queste parole comuni vengono già menzionate nei capitoli sui singoli allofoni, ma è utile poterle cercare in un solo capitolo.

Inoltre è allegato un CD che riporta in parte le registrazioni audio dell'edizione del 1987 (trasferite dai nastri originali, come testimonia la qualità sonora), in parte la lettura di sette brevi testi di prosa e di poesia, riprodotti ortograficamente nel libro ed intesi per «diversi esercizi durante l'insegnamento» (p. 190). Purtroppo questi testi non sono accompagnati da esemplificazioni di esercizi per il loro utilizzo e la loro scelta può sembrare un poco arbitraria. Va anche aggiunto che in molti casi la pronuncia dei due lettori, una ligure e un emiliano, non coincide con la pronuncia altrimenti proposta come modello nel libro, cioè quella toscana, p.es. per quanto riguarda le difficili vocali *e* e *o*, la cui pronuncia (chiusa vs. aperta) o non è molto distinta o diverge da quella consigliata; si noti la lettura p.es. di

panchetta, volta, parola, bene, cenno, chiedo, c'era, messo, stoffe, verde, solide, levano, consapevoli, presenta, sofferenza.

A parte ciò, questa terza edizione è, grosso modo, uguale a quella del 1987: dopo una breve introduzione di aspetti storici e dialettologici e un panorama delle pubblicazioni più importanti sull'argomento (aggiornato rispetto all'edizione precedente), segue una veloce presentazione degli organi fonatori, una prima classificazione dei suoni della lingua italiana e una breve esposizione dei fenomeni prosodici: intensità, tono e tempo, fenomeni che vengono poi approfonditi nel 3. capitolo. Il 2. capitolo presenta il sistema di trascrizione fonetica adoperato nel libro, e se i due primi capitoli possono sembrare alquanto compatti per la mole informativa, è comunque utile avere una presentazione del panorama complessivo, su cui si ritorna poi, più dettagliatamente e a ritmi meno serrati, nei capitoli seguenti.

Il 4. capitolo presenta l'articolazione dei suoni nella frase, fenomeni come iato, dittongo, elisione, apocope, raddoppiamento sintattico, *i* prostetica, ecc., e i due capitoli successivi, quelli centrali del libro, trattano l'articolazione dei singoli suoni dell'italiano, rispettivamente le vocali e le consonanti. Seguono infine brevi capitoli sull'accento delle singole parole e sui suoni stranieri penetrati nell'italiano. Il 9. capitolo tratta alcuni aspetti ortografici: la sillabazione e l'uso degli accenti grafici, delle maiuscole e dei segni di interpunzione (soprattutto la virgola e i due punti), aspetti che in realtà non hanno molto a che fare con la fonetica – ma le informazioni sono comunque utili.

Con le ultime aggiunte il *Lærebog i italiensk fonetik* costituisce veramente un eccellente strumento per l'insegnamento della fonetica italiana, sia a livello teorico che a livello pratico. Le spiegazioni sono chiare ed esaustive e offrono allo stesso tempo interessanti spunti per ulteriori approfondimenti personali. Forse l'unica cosa di cui si potrebbe sentire la mancanza è un più pertinente sostegno sonoro che permettesse allo studente di impadronirsi della perfetta riproduzione dei singoli suoni e nessi italiani, soprattutto quelli problematici per i danesi come p.es. le consonanti occlusive, semioclusive e fricative sonore, le consonanti geminate (per non parlare del raddoppiamento sintattico), e la differenza tra *e* e *o* aperte e chiuse: sarebbe molto utile poter *ascoltare* (e ripetere) i singoli suoni leggendo contemporaneamente la descrizione della loro pronuncia.

Gli errori di stampa sono ammirabilmente pochi; qui mi limiterei a menzionare che il *ne* non causa raddoppiamento sintattico (p. 69), ma il *né* sì; la forma verbale *presento* ha la *s* sorda nel caso di *presentire* e quella sonora nel caso di *presentare* e non viceversa (p. 113); non direi che nell'articolazione delle *s* la frizione avvenga tra la lingua e i denti inferiori (p. 131), dato che l'aria passa *sopra* la lingua; in alcuni casi, p.es. a pp. 124-125, manca il segno dell'intensità nella trascrizione, e a p. 112 mancano due rimandi ad altre pagine del libro. Infine, a pp. 82 e 120 sono state usate due trascrizioni diverse della *a* lunga danese.

Ma evidentemente si tratta di inezie di fronte al valore complessivo della pubblicazione.

Iørn Korzen

Scuola superiore di economia e commercio e di lingue, Copenaghen

Erling Strudsholm: *Relative situazionali in italiano moderno*. Münster, LIT, 1999. 183 p.

Il libro di Strudsholm è dedicato all'analisi di una costruzione sintattica chiamata 'relativa situazionale'. Questo termine viene proposto dall'autore in alternativa alla definizione classica di 'relative predicative', usata dalla grammatica tradizionale (da Sandfeld a Serianni, a Battaglia/Pernicone) così come in alternativa alla più recente definizione di 'pseudo-relative'. Quest'ultima definizione è quella proposta all'interno della grammatica generativa e pone l'accento sul fatto che il costrutto in oggetto non costituisce una vera frase relativa. La scelta del termine 'relativa situazionale', in verità spiegata solo alla fine del libro, intende a sua volta porre l'accento sulle caratteristiche del costrutto: il fatto che esso formalmente è simile alla relativa vera, spiega l'uso del nome 'relativa'. L'aggettivo 'situazionale' invece rimanda al fatto che questo costrutto non corrisponde a una categoria sintattica ma ad una strategia di discorso che opera a livello cognitivo. La funzione di questa strategia è l'espressione del «valore situazionale di un'impressione visuale, la percezione di una situazione immediata ... la percezione in atto». (1999, p. 153).

L'autore giunge a questa conclusione dopo una lunga ed efficace descrizione del costrutto, la più completa ed esaustiva possibile. A differenza di quanto fanno studi che hanno un approccio tradizionale o generativo, Strudsholm amplia il set delle clausole che possono essere raggruppate sotto la comune definizione di relative situazionali. Egli argomenta in modo convincente che il numero dei costrutti che deve essere definito come 'relative situazionali' deve annoverare tutte le costruzioni che abbiano in comune le stesse proprietà. L'analisi di queste proprietà, che occupa una cospicua parte del terzo capitolo, porta alla conclusione che non si tratta di proprietà esclusivamente sintattiche, e che è necessario prendere in considerazione anche la semantica, la pragmatica e gli aspetti cognitivi legati alla realizzazione di una relativa situazionale.

Esaminiamo più da vicino come si sviluppa il ragionamento dell'autore attraverso i tre capitoli del suo libro. – Il primo capitolo affronta le questioni teoriche. Esso mostra i problemi legati alla definizione delle relative situazionali. In questo capitolo l'autore fissa i limiti per trattare la questione, mostra le differenze tra clausole relative e relative situazionali e introduce le nozioni che verranno impiegate nel resto del libro.

Nel secondo capitolo, il più lungo dei tre, l'autore analizza e descrive differenti tipi di subordinate che si devono considerare relative situazionali. Vengono trattate in modo molto ampio e dettagliato le relative situazionali 'prototipiche', quelle cioè che sono introdotte da un verbo di percezione (*Vedo Maria che scende le scale*). Gli altri tipi di relative situazionali sono: il costrutto introdotto da un deverbale di percezione (*Il suono legnoso delle mazze da croquet che colpiscono le bocce d'acero riverbera sui muri bianchi del palazzo*); il costrutto introdotto dal verbo *essere* (*Riccardo è in camera sua che studia*); il costrutto introdotto da *con* (*Corro con il cuore che mi batte*) o il costrutto introdotto da *avere* (*Avevo la testa che mi scoppiava*). Infine l'autore include sotto l'etichetta di relativa situazionale quei costrutti che, sebbene privi di una marca introduttiva esplicita, pur tuttavia

soddisfano la funzione di discorso caratteristica delle relative situazionali, e cioè quella di sottolineare una percezione (*Ottavio si alza a spegnere il proiettore, accende la luce: Liza che singhiozza curva in avanti, lacrime che le colano giù per le guance*).

Nell'analizzare i differenti tipi di relative situazionali, l'autore si sofferma sui costrutti che costituiscono alternative possibili ad esse. Si tratta delle clausole completive, delle clausole avverbiali introdotte da *mentre*, di infinitive, dei participi presenti, talvolta dei gerundi. Da questo confronto egli sa trarre interessanti e acute considerazioni sulla natura e le proprietà delle relative situazionali. Per esempio viene evidenziato come la distinzione tra una percezione diretta (che comporta un contatto fisico tra chi percepisce e la cosa percepita) e una percezione indiretta (senza un contatto reale tra chi percepisce e il percepito, quindi del tutto astratta) è espressa lessicalmente in italiano, ma ha anche una ricaduta sintattica. Un caso esemplare è costituito dal verbo *vedere*, i cui due significati principali sono: 'percepire con gli occhi una realtà concreta' e 'percepire un'idea mentalmente' (nel secondo caso il verbo significa 'conoscere, capire'). Questa distinzione semantica cruciale è corroborata da una distinzione sintattica: il tipo di percezione (diretta o indiretta) ha effetto sul complemento del verbo. Le percezioni dirette richiedono o una relativa situazionale o un'infinitiva; invece le percezioni indirette richiedono una completiva. Ritornando al caso del verbo *vedere*, si osserva che poiché ammette entrambe le interpretazioni semantiche, può introdurre tanto un'infinitiva quanto una relativa situazionale o una completiva: *Vedo Mario uscire; Vedo Mario che esce, Vedo che Mario esce*. Invece verbi come *guardare*, usati solo per indicare una percezione diretta, ammettono o la relativa situazionale o l'infinitiva, ma non una completiva: *Guardo Mario uscire; Guardo Mario che esce, *Guardo che Mario esce*.

Da quest'analisi semantica e sintattica, e da altre considerazioni di natura semantica Strudsholm ribadisce la conclusione che tutti i costrutti esaminati, che vanno riuniti sotto l'etichetta di relative situazionali, hanno in comune non tanto un elemento formale ma un aspetto funzionale: essi sono tutti legati alla percezione e al modo in cui i parlanti vogliono dare salienza al processo di percezione.

Il terzo capitolo è dedicato alla definizione delle relative situazionali alla luce dei criteri formali che consentono di identificarle; in questo capitolo viene anche discussa la funzione delle relative situazionali e vengono presentati i fattori che favoriscono il ricorso ad una relativa situazionale. Risulta di particolare interesse la parte in cui l'autore analizza il valore pragmatico e cognitivo delle relative situazionali (1999, p. 147). Questo costrutto, come appena detto, è usato strategicamente per dare salienza ad una situazione in cui viene realizzato un elemento topicale (l'antecedente) come ben ancorato in una situazione spaziale e temporale. Il costrutto è cognitivamente subordinato a un elemento che può anche essere implicito nel contesto linguistico o extralinguistico.

Nel complesso il libro si rivela una lettura interessante. Il tema affrontato è originale, specialmente se si considera lo scarso numero di monografie che trattano la relativa situazionale in italiano. Inoltre va apprezzato il fatto che l'autore si sia servito di un ampio *corpus* di testi per ricavare i suoi esempi (i testi sono perlo-

più letterari o sono ricavati da giornali). Infine lo studio fa uso occasionalmente di un confronto interlinguistico per evidenziare le caratteristiche dell'uso italiano. Dati gli interessanti risultati a cui tale confronto conduce, si sarebbe potuto sperare in un numero di confronti anche maggiore.

La discussione, puntellata da un ricco riferimento alla letteratura anche di indirizzi teorici differenti, talvolta perde in chiarezza e precisione risultando un po' confusa e dispersiva. Questo risulta particolarmente vero per il primo capitolo, quello contenente l'introduzione teorica, in cui c'è qualche ripetizione di troppo. Inoltre la scelta di non fornire subito una definizione di relativa situazionale e di lasciare sospeso il lettore fino all'ultima pagina del libro presenta qualche limite e svantaggio.

Nel complesso comunque il libro offre un contributo significativo allo studio delle relative situazionali. Inoltre esso rappresenta un esempio efficace e valido di ricerche ad ampio spettro, ossia di ricerche in cui i differenti livelli d'analisi (sintattico, semantico, pragmatico e cognitivo) interagiscono all'interno di un quadro funzionalista e che tiene conto di strategie discorsive.

Giuliana Fiorentino
Università di Roma Tre

Littérature française

Michel Brix: *Le romantisme français. Esthétique platonicienne et modernité littéraire*. Editions Peeters / Société des Etudes classiques, Collection d'études classiques, vol. 13. Louvain-Namur, 1999. 302 p.

Romantisme et réalisme côtoient au XIX^e siècle littéraire français, Hugo et Balzac sont des contemporains, Vigny et Flaubert créent leurs œuvres principales parallèlement. C'est ce phénomène qui fait avancer à l'auteur de cet ouvrage de synthèse l'idée de définir deux romantismes, l'un s'inspirant de la philosophie platonicienne, transférée de l'école romantique de Léna aux Français et inspirant le romantisme de Mme de Staël, de Hugo, de Lamartine et de Vigny, l'autre se tournant plutôt vers la modernité, comme c'est le cas chez le Chateaubriand des *Mémoires d'outre-tombe*, chez Stendhal, Balzac, Baudelaire, Nerval, et ... Proust, car cette modernité romantique se prolonge, au-delà des vellétés idéalistes et platoniciennes de Mallarmé (pp. 239-246), jusqu'à l'auteur de la *Recherche*. La thèse est intéressante et mérite qu'on s'y arrête.

Pour ce qui concerne cette période du XIX^e siècle, l'histoire littéraire s'est vue enrichie, ces dernières décennies, de plusieurs approches importantes (nous avons rendu compte, dans *Revue Romane*, de celles de Paul Bénichou et d'Yves Vadé). Dans son Introduction, en se référant beaucoup à Bénichou, Michel Brix fait un rappel des définitions existantes du Romantisme, mais la problématique de ce que tout le monde continue d'appeler « romantisme » (encore que le terme « idéalisme » semblerait souvent plus approprié) ne cesse de provoquer des réflexions, tant en ce qui concerne les lignes générales que les écrivains pris

isolément. Spécialiste de Nerval (*Nerval journaliste (1826-1851, 1986)*, *Les Déesses absentes. Vérité et simulacre dans l'œuvre de Gérard de Nerval, 1997*, etc.), Michel Brix est bien placé pour avoir le courage de le situer quasiment au centre du double courant platonisme-modernité et de fournir des arguments en faveur de l'existence du dilemme idéalisme-réalisme aussi chez d'autres écrivains. Ainsi, selon l'auteur, un Chateaubriand, après l'idéalisme chrétien qui imprègne le *Génie du christianisme* (pp. 35, 40), passe à une ouverture d'esprit toute moderne dans les *Mémoires* (cf. pp. 84, 150); l'Enchanteur serait ainsi à placer plutôt dans le courant de la modernité romantique. On peut préciser que, même très vite après le *Génie*, Chateaubriand s'est tourné vers cette réalité qu'on peut saisir dans ce que Brix appelle les « correspondances horizontales » qui assurent l'unité du monde moral et du monde matériel (par opposition aux correspondances verticales ou platoniciennes, cf. p. 205-206) ; citons le *Voyage en Italie* de Chateaubriand: « Cette correspondance établie par des sons religieux entre les deux plus grands monuments de Rome païenne et de Rome chrétienne me causa une vive émotion (...) je songai que les monuments se succèdent comme les hommes qui les ont élevés... ». Chez Nerval, en revanche, on dirait que l'idéalisme et le réalisme coexistent presque (cf. l'introduction de Brix aux *Filles du feu* et aux *Chimères*, Livre de Poche, 1999, pp. 40-41 et 47-48, au sujet des déités féminines et des implications du platonisme). En effet, le problème du réalisme traité sur un ton ironique dans les *Nuits d'octobre* (v. p. 162), est très proche, chronologiquement, de la tendance idéalisante dans *Sylvie*; aussi arrive-t-il à Nerval de regretter l'absence de l'idéal ou la distance par rapport à l'idéal, tout en cherchant un secours du côté des souvenirs beaucoup plus « réalistes », en tout cas plus subjectifs: « Ce n'est pas la fortune que je poursuis, c'est l'idéal (...), » écrit-il à Gautier le 6 septembre 1843, en même temps qu'il déplore d'avoir perdu, « royaume à royaume et province à province, la plus belle moitié de l'univers », et de n'avoir gardé de l'Égypte, par exemple, que les souvenirs. Voilà qui explique tout l'intérêt que Proust prenait pour son prédécesseur (dans *Contre Sainte-Beuve*), et en même temps le prolongement surprenant du Romantisme opéré par Michel Brix.

Mais l'idée principale de l'auteur, c'est qu'il est bien question de deux courants selon lesquels il serait possible de regrouper, plus généralement, les écrivains... Tout dépend donc de la définition qu'on donne, non pas du « platonisme », car de ce côté-là les choses sont assez claires, mais du « réalisme » et de la « modernité ». Voici donc le premier argument de Michel Brix: le platonisme idéaliste de l'école de Iéna introduit en France par Mme de Staël, influe particulièrement sur Lamartine, Vigny et Hugo, tout en rejoignant l'esthétique classique (p. 74), et trouve dans Cousin et Jouffroy des défenseurs officiels (p. 19-20) ; pour ce qui est de Hugo, Jacques Seebacher a défendu la même thèse, et Brix se réfère à *Victor Hugo, ou le Calcul des profondeurs*, paru en 1993. Le platonisme a l'avantage de ne pas nuire au christianisme rétabli après la Révolution (on comprend mieux cet argument si l'on tient compte de la situation culturelle et idéologique de la Restauration). Or, il n'est pas évident que l'écrivain « platonique » soit aussi celui qui prolonge le classicisme; peut-on le prétendre de Hugo? Dans le passage suivant qu'on peut lire dans *Littérature et philosophie mêlées* (« Idées au hasard », juillet

1824, éd. Klincksieck, t. II, p. 79), Hugo est-il platonique et classique (à propos de « vérité », Nodier, cet ami proche de Hugo, dans ses *Miscellanées* de 1830, disait qu'elle est une « fiction platonique ») ou anticlassique et réaliste ?

(...) une révolution s'est faite dans les arts (...). Au reste, cette révolution n'est qu'un retour universel à la nature et à la vérité. C'est l'extirpation du faux goût qui, depuis près de trois siècles, substituant sans cesse les conventions de l'école à toutes les réalités, a vicié tant de beaux génies.

Ceci dit, nous nous rangeons sans trop de critique au côté de Brix dans sa lecture de Hugo platonicien et quelque peu panthéiste (p. 39) ; Schelling voyait aussi dans l'univers la révélation de Dieu (cf. *Les Ages du monde*, 1815). Mais pas dans tous les détails. Ainsi, lorsqu'ayant cité la préface des *Odes et ballades* (« Sous le monde réel, il existe un monde idéal... »), Brix passe à « La Pente de la rêverie » des *Feuilles d'automne* en disant qu'il s'agit de la même chose, nous éprouvons quelque réticence ; le for intérieur, voire l'inconscient découvert par Hugo dans ce poème étrange et crucial se situe, à notre avis, très loin de l'idéalisme platonique et rapproche plutôt l'écrivain du (sous)courant moderniste des petits romantiques frénétiques contemporains de ce poème même (Borel, Forneret, etc.) ; la « Pente de la rêverie », c'est à nos yeux celle qui mène Hugo aux *Contemplations* (voir p. ex., dans ce recueil, le poème I,IV). En revanche, la place accordée aux *Misérables* dans le dualisme romantique chrétien, appuyé sur les pages si brillantes de Baudelaire sur Hugo, nous semble inviter à situer celui-ci assez clairement du côté de la philosophie idéaliste, malgré son approche sociohistorique du réel dans certains passages de *Notre-Dame de Paris* et de *L'Homme qui rit*.

Le second argument, l'opposition à Platon et l'existence d'une modernité romantique, est plus élaboré que le premier. Que le romantisme s'étende – jusqu'au réalisme, c'est ce qu'Ernst Behler a déjà souligné dans ses réflexions critiques sur le concept de romantisme dans le romantisme européen (dans *Studien zur Romantik und zur idealistischen Philosophie*, 1988). Pour Brix, il n'y a pas de doute : il faut parler de deux romantismes (p. 87), et ranger Stendhal d'un côté et les romantiques « cousinien » de l'autre. Soit. Il n'empêche que l'idéal se retrouve, et on sait à quel point, comme motif chez Mérimée, Gautier (pp. 129, 201, 203) et Nerval, écrivains qui rejoignent Chateaubriand et combien d'autres dans leur intérêt commun pour la Grèce, « terre évocatrice (...) de la pensée platonicienne » (p. 43)... Mais l'important, c'est-à-dire la modernité, est ailleurs, à savoir dans la critique plus explicite de l'idéalisme. Si Stendhal lance la première critique sérieuse de l'idéalisme classique dans *Racine et Shakespeare*, d'autres assez vite le suivront dans l'affirmation de la relativité du « Beau dans l'art » (titre d'un article de Gautier, p. 92). Flaubert, quant à lui, critique indirectement l'idée du Beau idéal dans *L'Education sentimentale*, et *Madame Bovary* démontre l'impossibilité de faire survivre l'idéal dans le monde moderne (pp. 102, 107). *Les Fleurs du Mal* et toute l'esthétique baudelairienne s'inscrivent en faux contre la philosophie cousinienne (pp. 110, 114, 122). Chez Nerval, les implications du platonisme sont bel et bien « mortifères » (p. 137), et l'œuvre nervalienne aboutit, dans *Promenades et souvenirs*, à la constatation « que, pour être devenu l'otage de ses rêves

platoniciens, l'auteur s'est retrouvé irrémédiablement seul dans la vie ». Crise du romantisme traditionnel donc, impasse des rêves idéalisants, rejet de l'individu vers le monde moderne ou ce qu'on appelle communément le réel. Dans ce rejet, souvent le moi « éclate » – c'est typiquement le cas dans *Les Chimères* – et on se référerait volontiers, sur ce point, à l'ouvrage de Georges Poulet, *La Poésie éclatée* (1980).

Le « réalisme » dont il est question chez Michel Brix n'est donc pas tellement la mode proclamée par un Champfleury que la saisie de rapports entre le réel et l'homme moral, illustrée par exemple chez les personnages balzacien qui « modèlent la réalité selon leurs désirs et leur fantaisie » (p. 180). Cette tendance est corroborée par des visions du monde plus générales telles que l'érudition historique (p. 157), ou, plus particulièrement, dans l'optique de Brix, par « une esthétique des sensations » et par « le rôle de la mémoire » (deux chapitres sont consacrés à ces deux aspects de la modernité). On devine que Nerval et Proust (*Contre Sainte-Beuve* et certains passages de la *Recherche*) fournissent les arguments en faveur de la thèse de l'auteur, et que Mallarmé soit rangé parmi les derniers platoniciens pour ce qui est de la partie de son œuvre née après l'inspiration baudelairienne. La notion de subjectivité, manifestée surtout dans le souvenir, compte beaucoup dans la définition de la modernité, comme on le voit dans cette phrase clé, avec citation de Proust, que nous voudrions citer en entier, parce qu'elle résume parfaitement la thèse de Michel Brix:

L'ambition esthétique qui réunit les représentants de ce que nous avons nommé la « modernité romantique » se manifeste de façon exemplaire dans cet effort pour ressaisir les impressions passées, pour recréer la réalité par la mémoire: « [...] la recréation par la mémoire d'impressions qu'il fallait ensuite approfondir, éclairer, transformer en équivalents d'intelligence, n'[est]-ce pas [...] l'essence même de l'œuvre d'art ? » demande, en une interrogation oratoire, *Le Temps retrouvé*. (pp. 237-238)

Pour conclure, il est essentiel de comprendre que Michel Brix ne prétend pas établir une nouvelle chronologie de l'évolution de la littérature au XIX^e siècle. Il s'agit de « postulats esthétiques » (chez les écrivains, bien sûr) allant dans deux sens, et qui se comprennent *plus ou moins* dans son rapport au classicisme. Pas de groupes, ni d'écoles. Acceptons donc comme une thèse stimulante les formules générales par lesquelles se termine cet ouvrage opposant la doctrine platonicienne traditionnelle influencée par les Allemands et ayant des sources dans le classicisme et une « version laïcisée du platonisme, à mesure humaine, dans laquelle les notions de Beau et de Vrai changent de sens... ». Si on n'est pas toujours d'accord avec l'auteur dans sa manière de définir ce qui est essentiel chez les différents écrivains, on salue avec plaisir l'engagement avec lequel il présente ce qu'il faut bien appeler deux *courants* de la littérature et de la pensée du XIX^e siècle.

Hans Peter Lund
Université de Copenhague

Astrid Poier-Bernard : *Romain Gary im Spiegel der Literaturkritik*. Peter Lang, Frankfurt a. M., 1999.

– *Romain Gary : Das brennende Ich. Literaturtheoretische Implikationen eines Pseudonymspiels*. Max Niemeyer, Tübingen, 1996.

La place d'écrivain phare qui revient à Romain Gary dans la littérature européenne du XX^e siècle se profile d'année en année. Le nombre d'études qui lui sont consacrées ne cesse de s'accroître et, fait significatif, la critique se penche désormais aussi sérieusement sur les ouvrages qu'il publia sous son nom français d'adoption, ouvrages un temps éclipsés par le succès mondial foudroyant des romans d'« Emile Ajar » et, ensuite, par la fascination que la mystérieuse personnalité de Gary continue à exercer sur le public, ce qui explique d'ailleurs que la majorité des livres publiés jusqu'ici sur Gary ont une orientation surtout biographique (fait curieux, il nous manque toujours une biographie autoritative sur Gary). Ainsi, il est vraiment temps de passer aux études littéraires.

L'objectif des deux livres de Mme Poier-Bernard, de l'université de Graz, est précisément littéraire. Le dernier en date vient heureusement combler une lacune dans les études garyennes, études dans lesquelles on a toujours fait une large place à la réception de ses ouvrages. Or, pour la première fois, nous disposons avec ce livre d'une bibliographie complète de la réception de l'œuvre de Gary-Ajar. Cette bibliographie est d'autant plus utile qu'elle reproduit pour chaque ouvrage un extrait long d'un compte rendu important, souvent complété par de courts extraits d'autres articles importants. Il va sans dire que la bibliographie n'est complète qu'en ce sens qu'elle n'omet aucun ouvrage de Gary, quel que soit son genre. L'information semble exhaustive en ce qui concerne les critiques contemporaines de langue française ; elle est suivie de renvois utiles à quelques études postérieures sur l'ouvrage en question. Il est particulièrement heureux que Mme Poier-Bernard ait intégré à sa bibliographie des renvois fréquents à la réception non francophone des œuvres de Gary. On sait que celui-ci fut beaucoup plus lu et estimé à l'étranger, particulièrement aux Etats-Unis, qu'en France, où la critique adopta souvent à son égard une attitude quelque peu condescendante ('un professionnel de la littérature, presque un grand écrivain'). Les exemples cités par Mme Poier-Bernard donne envie de lire les comptes rendus *in extenso*. Voir par exemple les remarques intelligentes de John L. Lackish sur *Europa* citées p. 151. L'absence d'une bibliographie complète de la réception anglophone se fait particulièrement sentir dans le cas des ouvrages rédigés et publiés par Gary en anglais avant la version française. Ainsi *Charge d'âme* (1978) fut publié dès 1973 sous le titre *The Gasp* ; à propos de l'original anglais, le critique de *Times Literary Supplement* observe que « In this intellectual thriller, M. Gary's esprit de jeu is put to far better use than in *Les Enchanteurs*. Writing in English saves him from some of the automatismes of thought he fails to avoid in French » (cit. p. 199). Voilà défini avec finesse un terrain prometteur – et à peine défriché – dans les études garyennes : le rapport entre les versions anglaise et française et les attitudes des deux « écoles » critiques.

Nous saisissons l'occasion de cette belle bibliographie (qui comprend naturellement aussi une liste complète des livres et des articles scientifiques publiés sur

Gary) de rappeler à l'attention du monde savant l'étude détaillée que Mme Poier-Bernard a publiée sur la technique romanesque des livres d'AJar. Bien que datant de 1996, elle reste notamment l'étude la plus approfondie du troisième livre d'AJar, *Pseudo*. Comme l'indique son titre, l'ouvrage se propose de démêler les fils embrouillés qui relient l'auteur réel, Romain Gary, à son pseudonyme, Emile AJar, auteur (fictif) « révélant » dans cette autobiographie d'un nouveau genre sa « vraie » identité, supplantée, lors de la publication du livre, dans une mise en scène burlesque, par celle d'un jeune inconnu, qui serait le véritable AJar – et qui se trouvait être, comme par hasard, le neveu Paul Pavlowitch de Gary lui-même, vilipendé d'ailleurs dans l'autobiographie d'AJar sous la dénomination grotesque de Tonton Macoute !

Si l'on fait abstraction des longues réflexions purement théoriques sur le statut discursif de l'autobiographie, les instances narratives, etc., réflexions qui se basent surtout sur les travaux germaniques récents sur ces questions et qui n'apportent guère de nouveau, l'étude de Mme Poier-Bernard nous aide à comprendre comment Gary a mené ce jeu infernal avec, au minimum, trois identités fort différentes dans le cadre narratif d'une autobiographie (!). Mme Poier-Bernard note p. 70 que, seul parmi les quatre livres d'AJar, *Pseudo* n'a jamais connu de réimpression depuis 1976 et pense que cette absence de résonance auprès du public serait due au fait que l'ambiguïté du genre de « l'autobiographie fictive » aurait perdu son attrait à la révélation de la vraie identité d'AJar. Or, cette révélation n'intervient qu'en 1981 et ne saurait donc expliquer l'éclipse, pour ne pas dire l'insuccès de *Pseudo*. A mon avis, cette réticence du public tient au fait que *Pseudo* n'est un livre ni comique ni pathétique, mais un livre tragique au sens classique du terme. Bien sûr, il s'agit formellement d'une autobiographie fictive, mais justement par la multiplication des identités, le lecteur est mis en présence, indirectement s'entend, du grand manipulateur, cet AJar (comme on le crut d'abord) ou ce Pavlowitch, écrivain adorable, touchant et si divertissant – mais qui, dans ce nouveau livre, révèle le prix que lui a coûté le plaisir du lecteur : sa santé morale. Bien sûr, le public n'a pas apprécié ! En revanche, il est tout à fait possible que l'avenir ramènera *Pseudo* à une place d'excellence dans l'œuvre de Gary.

Mme Poier-Bernard compare la technique de *Pseudo* avec les autres ouvrages où Gary parle de sa vie, par exemple *La promesse de l'aube*, en s'étonnant (p. 64) du paradoxe qui marque d'ailleurs tous les ouvrages apparemment autobiographiques de Gary (par exemple *La nuit sera calme* ou *Chien Blanc*) : « [...] im Grunde hat man den Eindruck, dem Autor sei an einen autobiographisch-referentiellen Lektüre gar nicht gelegen » (loc. cit.). Précisément ! Lorsque Gary parle de lui-même, il évite soigneusement toute technique autobiographique. En revanche, c'est lorsqu'il peut parler à travers un masque qu'il peut se montrer nu. Le cas le plus frappant est sans doute son premier livre *Education européenne* (1944) : par la bouche de Janek, c'est le jeune Gary qui vide son cœur. Ainsi, on pourrait définir la forme autobiographique élaborée par Gary non pas comme une autobiographie fictive, mais comme une autobiographie allégorique. Voilà par exemple la différence d'avec le jeu mené par Pessoa, que Mme Poier-Bernard commente par

ailleurs utilement. On trouve aussi dans son étude une revue rapide de certains traits narratologiques communs aux trois romans d'AJar qui illuminent la question des pseudonymes, et une longue discussion du rôle de l'ironie, si important chez notre auteur (pp. 72 ss). On aurait pu nuancer cette étude par celle de l'humour : chez Gary, les deux procédés sont d'autant plus inséparables que, très souvent, l'ironie est tournée contre l'auteur lui-même. N'est-ce pas, précisément, le cas de l'ironie, si grinçante, de *Pseudo* ? Si Mme Poier-Bernard a sans doute raison d'appliquer aux trois romans la caractéristique suivante : « Alle Ajar-Romane sind autodiegetische Romane ; alle Ich-Erzähler sind naïve Erzähler, deren Weltsicht und Erleben von seiten des abstrakten Autors eine Gewisse ironische Perspektivierung erfährt (...). » (p. 135), cette caractéristique ne me semble pas convenir au narrateur si rusé et si auto-destructeur de *Pseudo*. Heureusement, Mme Poier-Bernard relève aussi des traits caractérisant le style humoristique d'AJar ; mais, là aussi, il nous manque une étude de fond. Espérons que les deux beaux livres de Mme Poier-Bernard animera la critique à approfondir cet aspect de l'art de Romain Gary.

Morten Nøjgaard
Université d'Odense

Anne Elisabeth Sejten : *Diderot ou le défi esthétique*. Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1999. 225 p.

Le défi esthétique dont il est question dans le titre de ce beau livre constitue pour Anne Elisabeth Sejten à la fois un point de départ et la ligne directrice de son ouvrage.

Dans l'Introduction, l'auteur constate en effet que la crise philosophique actuelle (« le déclin des grands récits ») a incité, par exemple, un Lyotard à se tourner vers la pensée esthétique pour y chercher des éléments qui permettent une nouvelle orientation philosophique. L'esthétique servant ainsi comme un défi potentiel qui pourrait rendre possible le dépassement de la crise philosophique. De la même façon, selon l'auteur, la célèbre « crise de la conscience européenne » qui dominait le siècle des Lumières aurait très tôt attiré l'attention du jeune Diderot sur l'esthétique, longtemps avant qu'il ne fonde, à certains égards, la critique d'art moderne avec ses *Salons*.

Si l'auteur se limite à l'œuvre de jeunesse de Diderot, mettant de côté les grands textes sur l'art, c'est qu'elle voit, dès les textes philosophiques de la période précédant le premier tome de l'Encyclopédie, des traces qui annoncent les préoccupations esthétiques qui s'affirmeront par la suite. Le défi que s'est donné l'auteur consiste donc à relever dans les premiers textes, nettement anti-chrétiens, de Diderot, les sujets et les discussions esthétiques qu'on n'a pas souvent voulu y voir avant. Ce défi sera-t-il relevé ? Attendons de voir les analyses, notamment des trois textes très importants que sont les *Pensées philosophiques*, la *Lettres sur les aveugles* et la *Lettre sur les sourds et muets*, avant de répondre à cette question.

Dans le chapitre sur les *Pensées*, l'auteur parvient à donner à ce premier 'ouvrage' de Diderot une place plus justifiée que celle qu'on lui accorde généralement. Les réflexions sur les aspects métaphysiques du texte de Diderot aussi bien que la discussion sur les rapports avec les *Lettres philosophiques* de Voltaire et sur la façon dont celui-ci conçoit les théories de Newton contribuent à faire de ce chapitre une belle démonstration des capacités de l'auteur.

Ce qui frappe avant tout le lecteur dans le chapitre consacré à la *Lettre sur les aveugles* c'est l'élégance avec laquelle l'auteur parvient à souligner la tension qu'instaure et maintient Diderot entre le toucher et la vue. Et, aussi, en même temps, la mise en relief du jeu dialectique entre critique métaphysique et perception phénoménologique dans cette *Lettre* si importante. On reste cependant moins convaincu par les suggestions de l'auteur pour y voir aussi des traces de ce « recours à l'esthétique » qu'elle poursuit à travers son étude. D'autant qu'elle ne semble pas opter pour le meilleur argument que lui offre le texte, à savoir le genre très sophistiqué et complexe dans lequel excelle ici Diderot.

Cependant, avec la *Lettre sur les sourds et muets* le doute n'est plus permis. Ici, Diderot se campe résolument sur le terrain esthétique avec les réflexions sur le langage des poètes, et on apprécie, de nouveau, dans l'analyse de cette *Lettre*, la clarté de la pensée et de sa présentation qui permet à l'auteur de bien dégager la structure fondamentale du texte assez complexe, voire embrouillé de Diderot.

Dans son dernier chapitre, Anne Sejten ouvre sur deux mises en perspectives dont l'une, évoquant la critique de l'art de Diderot, paraît 'logique', étant donné la ligne générale de l'ouvrage, alors que l'autre, introduisant les idées de Lyotard sur le concept kantien du sublime, est certes moins 'prévisible', mais pourtant riche en éléments suggestifs. Avec cet ouvrage, Anne Sejten s'inscrit honorablement parmi les chercheurs danois (les K. Ipsen, H. Mølbjerg, L. Nedergaard, E.M. Bukdahl et autres) qui ont contribué à la recherche internationale sur l'œuvre de Diderot.

John Pedersen

Université de Copenhague